Le sujet capital et la possibilité évanouie d'une subjectivation dialectique: Contribution à une historicisation de la critique de la valeur

Camille Lepallec
Faculté de droit, Université Rennes I, France
camille.lepallec@proton.me

Résumé—Dans le débat contemporain au sein du marxisme, la critique de la valeur (Wertkritik) affirme que le véritable sujet du capitalisme est le capital lui-même, en tant que « sujet automatique » de sa propre valorisation. Cette lecture a le mérite de rompre avec une vision humaniste et subjectiviste de l'histoire. Elle tend cependant à traiter le sujet capital comme une catégorie relativement invariante. Cet article avance l'hypothèse qu'il a existé, pendant une période historique déterminée, une fenêtre dialectique au sein de laquelle une subjectivation prolétarienne a pu entrer en relation dialectique avec le sujet capital. Dans la phase actuelle, le sujet capital ne produit plus que des brèches dialectiques — des ouvertures partielles qu'il ne parvient pas entièrement à refermer, mais qu'il parvient de plus en plus à contenir. L'enjeu de cette historicisation est de contribuer à la recherche d'une praxis révolutionnaire adéquate à l'état actuel du capital.

Index Terms—Marxisme, critique de la valeur, sujet capital, dialectique, subjectivation, praxis révolutionnaire, Wertkritik.

1 Introduction

Dans le débat contemporain au sein du marxisme, deux lectures principales s'opposent. L'une, que l'on trouve aussi bien dans des courants altermondialistes que chez des héritiers du léninisme, continue de faire de la classe ouvrière le sujet conscient de l'émancipation historique. L'autre, issue de la critique de la valeur (Wertkritik), affirme que le véritable sujet du capitalisme est le capital lui-même, en tant que « sujet automatique » de sa propre valorisation [8], [11]. Cette seconde lecture a le mérite de rompre avec une vision humaniste et subjectiviste de l'histoire. Elle tend cependant à traiter le sujet capital comme une catégorie relativement invariante une fois que la valeur s'est constituée en sujet. Or, si toutes les catégories capitalistes sont historiques, comme l'a montré Marx dans son analyse du fétichisme de la marchandise, alors le sujet capital lui-même doit pouvoir être historicisé dans ses rapports avec les tentatives de subjectivation antagoniste.

Quelques travaux ont tenté, de manière plus ou moins explicite, d'historiciser ce rapport. Moishe Postone, dans *Temps, travail et domination sociale* [11], a critiqué la centralité accordée au prolétariat comme sujet de l'histoire et a réaffirmé le capital comme sujet, tout en montrant comment la forme temporelle abstraite du capital engendre des contradictions historiques spécifiques. Certains auteurs de l'Open Marxism [3], [6] ont cherché à maintenir une tension dialectique entre la

critique de la valeur et la lutte des classes, en refusant de dissoudre entièrement cette dernière dans la logique du capital. D'autres, dans le sillage de la Wertkritik ou de l'opéraïsme critique, ont insisté sur le caractère historiquement variable des formes de domination et de résistance [7], [12]. Ces démarches, malgré leurs différences, partagent une même insatisfaction : celle de voir le sujet capital traité comme une structure quasi-intemporelle, et la lutte des classes comme toujours déjà réactive ou interne au capital.

Cet article s'inscrit dans cette préoccupation. Il avance l'hypothèse qu'il a existé, pendant une période historique déterminée, une fenêtre dialectique au sein de laquelle une subjectivation prolétarienne a pu entrer en relation dialectique avec le sujet capital. Cette fenêtre s'est ensuite largement refermée. Dans la phase actuelle, le sujet capital ne produit plus que des brèches dialectiques — des ouvertures partielles et fragmentées qu'il ne parvient pas entièrement à refermer, mais qu'il parvient de plus en plus à contenir.

L'enjeu de cette historicisation n'est pas seulement théorique. Il s'agit de contribuer à la recherche d'une praxis révolutionnaire adéquate à l'état actuel du capital. Si la fenêtre dialectique qui avait permis une médiation relativement cohérente entre le sujet capital et une subjectivation prolétarienne s'est refermée, alors les formes de lutte et d'organisation héritées du XXe siècle ne peuvent plus être simplement reconduites. Il devient nécessaire de penser les conditions dans lesquelles les brèches produites par le sujet capital lui-même peuvent ou non devenir le point de départ d'une sortie de la forme-valeur, plutôt que de simples réactions à ses effets les plus destructeurs.

2 Le sujet automatique chez Marx : exégèse et implications

Au chapitre 4 du Livre I du *Capital*, Marx décrit le passage de la circulation simple (M–A–M) à la formule générale du capital (A–M–A). Il écrit :

> « La valeur passe continuellement d'une forme à l'autre, sans se perdre dans ce mouvement, et se transforme ainsi en un sujet automatique. [...] La valeur devient ici le sujet d'un processus dans lequel, sous le changement continuel des formes d'argent et de marchandise, elle modifie sa propre grandeur, se détache d'elle-même comme plus-value de sa valeur primitive, se met en valeur elle-même » [10].

Ce passage est central. Marx ne se contente pas de décrire un rapport d'exploitation entre classes. Il analyse un processus d'autonomisation de la valeur qui devient le sujet de son propre mouvement. Le capital n'est plus seulement un instrument aux mains des capitalistes : il impose sa logique à l'ensemble des pratiques sociales, y compris aux conflits qui apparaissent comme des luttes de classes. « Le capital est du travail mort qui, semblable au vampire, ne s'anime qu'en suçant le travail vivant, et il est d'autant plus vivant qu'il en suce davantage » [10]. Cette image du vampire renforce l'idée d'un sujet animé par une soif de valorisation qui lui est propre, et non par la volonté des individus. Le mouvement d'autovalorisation se présente comme une fin en soi, indifférente à la satisfaction des besoins, et impose une temporalité abstraite qui écrase les rythmes concrets de l'existence.

Cette lecture permet de déplacer la question : ce ne sont plus les capitalistes en tant que personnes ou en tant que classe qui forment le cœur du problème, mais la logique d'autovalorisation elle-même. Le capital devient le véritable *subiectum* de la société moderne, un automate qui se meut en spirale, absorbant et réorganisant tout ce qui existe pour le soumettre à sa loi. Comme le rappelle Postone, la domination n'est plus principalement personnelle ou même de classe, mais « une forme abstraite et impersonnelle de domination sociale, médiée par le travail abstrait et le temps de travail socialement nécessaire » [11]. La constitution de ce sujet automate n'est pas un invariant anthropologique : elle est le résultat historique d'une société où le travail est devenu la médiation sociale dominante, se détachant des formes antérieures de dépendance personnelle. L'exemple historique de l'abolition des corporations et du triomphe du salariat libre au XIXe siècle montre que ce sujet émerge au prix d'une violence constitutive qui dissout les anciennes

protections et reconfigure entièrement les formes de vie.

3 La Wertkritik et son rapport insuffisamment historiciste au sujet capital

La critique de la valeur a radicalisé cette lecture en faisant du capital comme sujet automatique la catégorie centrale du capitalisme. Elle a cependant tendance à ne pas appliquer pleinement sa propre exigence historiciste à cette catégorie suprême. Les catégories capitalistes (valeur, travail abstrait, marchandise) sont pensées comme historiques et donc mortelles. Le sujet capital, lui, est souvent traité comme une structure dont la logique fondamentale reste relativement invariante une fois constituée. Robert Kurz peut ainsi écrire que « le capital est un sujet automate qui a pris possession de l'humanité » [8], mais sans toujours interroger la façon dont ce sujet s'est lui-même métamorphosé dans l'histoire.

Or le sujet capital s'est lui aussi transformé historiquement : passage de la subsomption formelle à la subsomption réelle, développement du capital fictif, financiarisation, globalisation et automatisation. Ces transformations ont modifié non seulement les formes de la valorisation, mais aussi les conditions dans lesquelles une subjectivation antagoniste a pu ou non se développer. Une critique de la valeur pleinement historiciste devrait donc être capable de penser les variations historiques du rapport entre le sujet automatique et les tentatives de subjectivation prolétarienne. Faute de quoi, on risque de figer le capital dans une essence immuable et de manquer ce qui, à chaque époque, rend une contestation pensable ou impensable. Comme le souligne Anselm Jappe, « la critique de la valeur se condamne à l'impuissance si elle ne parvient pas à montrer comment le capital crée lui-même les failles dans lesquelles peut se loger une subjectivité qui le nie » [7]. L'exemple de l'effondrement de l'URSS, que la Wertkritik analyse à juste titre comme capitalisme d'État, est éclairant : le sujet automate y a anéanti toute velléité de subjectivation ouvrière, mais sous une forme bureaucratique différente de celle du fordisme occidental, preuve que ses modalités sont multiples.

4 Hypothèse d'une fenêtre dialectique historique

On peut faire l'hypothèse qu'il a existé, entre la fin du XIXe siècle et les années 1960-1970, une fenêtre dialectique au sein de laquelle une subjectivation prolétarienne a pu entrer en relation dialectique avec le sujet capital. Pendant cette période, la lutte des classes n'a pas été uniquement réactive aux fractures produites par le mouvement d'autovalorisation ; elle a comporté une dimension de médiation collective avec le sujet capital lui-même.

Cette fenêtre n'était pas le produit d'une subjectivité prolétarienne autonome. Elle a émergé des conditions créées par le développement du capital industriel : concentration massive de la force de travail, standardisation des tâches et discipline d'usine. Ces conditions ont rendu possible l'apparition d'un embryon de « classe pour soi » qui, tout en étant produit par le sujet capital, a pu se rapporter à lui de manière dialectique. Ce rapport n'a pas pris la forme principale d'un affrontement contre une classe capitaliste, mais d'une confrontation avec la logique d'autovalorisation incarnée dans l'organisation du travail et les formes de commandement. Historiquement, le taylorisme et le fordisme ont à la fois dépossédé les ouvriers de tout savoir-faire et créé les conditions de leur unité potentielle : en rassemblant des masses de travailleurs, ils ont donné naissance au « travailleur de masse » décrit par l'opéraïsme italien [12], capable de bloquer la production et d'imposer des rapports de force.

Une relecture sélective de Lukács peut éclairer ce moment. Dans *Histoire et conscience de classe*, Lukács pense la réification comme la forme que prend la totalité capitaliste pour la conscience. Il pose la possibilité que le prolétariat, à partir de sa position dans cette totalité, accède à une conscience de la totalité elle-même : « La connaissance de soi-même du prolétariat est en même temps une connaissance objective de l'être de la société » [9]. Même si sa solution reste prisonnière d'une philosophie du sujet, il a entrevu que toute

subjectivation antagoniste devait passer par une médiation dialectique avec le capital comme sujet.

Certains travaux de la théorie de la régulation permettent de préciser les conditions historiques de cette fenêtre. En analysant les différents régimes d'accumulation et modes de régulation, ils montrent que l'automatisme du capital se déploie à travers des configurations institutionnelles déterminées. Le mode de régulation fordiste-keynésien a constitué une configuration particulièrement favorable à l'ouverture d'une fenêtre dialectique, dans la mesure où il a contraint le capital à intégrer partiellement les organisations ouvrières dans la régulation des salaires [1]. Ainsi, les accords de Matignon en 1936, le New Deal américain, ou encore les systèmes de négociation collective des Trente Glorieuses, ont institutionnalisé la conflictualité et permis à la classe ouvrière de se penser comme interlocutrice du capital. Cette intégration n'était cependant pas le résultat d'une transformation du sujet capital par la lutte des classes, mais une réponse temporaire du capital lui-même à ses propres contradictions, rendue possible par un rapport de forces particulier et par la menace du socialisme soviétique.

Cette fenêtre est restée historiquement limitée. Elle dépendait de conditions très spécifiques que le développement ultérieur du capital a progressivement défaites. Lorsque le sujet capital a opéré sa mutation vers des formes plus financiarisées, mondialisées et automatisées, ces conditions se sont dégradées. La médiation dialectique est devenue de plus en plus difficile. Les grandes grèves sauvages de la fin des années 1960 et du début des années 1970 — Mai 68 en France, l'automne chaud italien de 1969, les luttes dans les usines britanniques — ont marqué à la fois le sommet et le point de bascule de cette fenêtre. Le mouvement ouvrier y a exprimé un refus non seulement du salaire, mais de l'organisation capitaliste du travail elle-même, avant d'être défait par la restructuration néolibérale.

C'est pourquoi, dans la phase actuelle, le sujet capital ne produit plus que des brèches dialectiques : des points de tension qu'il ne parvient pas entièrement à refermer, mais qu'il parvient de plus en plus à fragmenter et à empêcher de se consolider en subjectivation collective durable.

5 La tension dialectique entre subsomption formelle et subsomption réelle comme condition historique de la fenêtre dialectique

La fenêtre dialectique dont il a été question ne peut être comprise qu'à partir de la tension spécifique qui existe, pendant une période historique limitée, entre les deux formes de subsomption du travail sous le capital.

Dans la subsomption formelle, le capital s'approprie un procès de travail qui lui préexiste sans en bouleverser fondamentalement l'organisation interne. Les savoir-faire ouvriers, les rythmes de production et certaines formes de résistance conservent une relative autonomie. La domination reste encore en partie extérieure au procès de travail lui-même. Dans la subsomption réelle, au contraire, le capital transforme activement le procès de travail afin d'augmenter la plus-value relative : il impose la division technique du travail, la machinerie, le taylorisme puis le fordisme, et dépossède progressivement les travailleurs de tout contrôle sur l'organisation de la production. La domination devient immanente au procès de travail.

Entre ces deux pôles s'ouvre une phase transitoire où les deux formes coexistent dialectiquement. Cette coexistence n'est pas un simple chevauchement chronologique : elle constitue une tension active et historiquement déterminée, dans laquelle des éléments de subsomption formelle subsistent ou sont recomposés au sein d'un procès de travail déjà largement restructuré par le capital. C'est cette tension qui crée les conditions matérielles et sociales d'une subjectivation prolétarienne capable d'entrer en rapport dialectique avec le sujet capital.

En rassemblant massivement des travailleurs dans de grandes unités de production tout en leur imposant une discipline abstraite de plus en plus totale, la subsomption réelle engendre la figure du travailleur de masse. Mais tant que des traces de subsomption formelle persistent — sous la forme de savoirs partiels, de résistances locales ou de formes d'organisation du travail non entièrement rationalisées —, la confrontation avec la logique d'autovalorisation peut encore prendre

une dimension collective et consciente. La lutte ne porte pas seulement sur le salaire ou les conditions immédiates de travail : elle peut viser, au moins partiellement, l'organisation capitaliste de la production elle-même et la forme sociale du travail abstrait. C'est ce qui distingue la période de la fenêtre dialectique des phases antérieures, où la résistance restait souvent cantonnée à la défense de conditions de subsomption formelle, et des phases ultérieures, où la fragmentation du collectif ouvrier rend plus difficile l'émergence d'une subjectivation antagoniste durable.

Cette configuration dialectique entre les deux formes de subsomption est historiquement exceptionnelle. Elle ne correspond ni aux débuts du capitalisme industriel, dominés par la subsomption formelle, ni aux phases ultérieures où la subsomption réelle devient hégémonique et tend à résorber ou à recomposer les éléments résiduels de subsomption formelle selon sa propre logique. Avec le développement de la financiarisation, de la mondialisation productive et de l'automatisation à partir des années 1970, le capital parvient de plus en plus à imposer une subsomption réelle généralisée qui décompose la figure du travailleur de masse et étend la forme marchande à des sphères toujours plus larges de la vie sociale. La tension dialectique entre les deux formes s'affaiblit alors fortement. Les conditions d'une médiation relativement cohérente entre subjectivation prolétarienne et sujet capital disparaissent progressivement.

C'est pourquoi la fenêtre dialectique a été historiquement bornée. Elle a correspondu au moment où la subsomption réelle, tout en s'imposant, n'avait pas encore complètement résorbé les contradictions internes liées à la persistance partielle de formes antérieures d'organisation du travail. Lorsque cette résorption s'accentue, le sujet capital ne produit plus les conditions d'une subjectivation antagoniste capable de se rapporter à lui comme à une totalité, mais seulement des points de tension fragmentés qu'il parvient de mieux en mieux à contenir et à spectaculariser.

6 Transformation du sujet capital et le déchirement du spectacle

La fermeture de la fenêtre dialectique ne résulte pas d'une simple défaite politique. Elle est le produit des transformations internes du sujet capital lui-même.

On peut distinguer trois moments. Le premier correspond au passage de la subsomption formelle à la subsomption réelle. Le capital ne se contente plus d'exploiter une force de travail préexistante : il restructure activement le procès de travail afin d'accroître la plus-value relative. Le deuxième moment correspond à la période fordiste-keynésienne. Face à ses contradictions, le capital développe des formes de régulation qui stabilisent temporairement le rapport de valorisation tout en intégrant partiellement la subjectivité prolétarienne. C'est pendant cette période que la fenêtre dialectique a été la plus ouverte, comme en témoigne l'extension de l'État social en Europe occidentale.

Le troisième moment, qui s'ouvre dans les années 1970, correspond à la crise de cette régulation et à la réponse du capital sous la forme de la financiarisation, de la mondialisation productive et de l'automatisation. Ces transformations ont décomposé la figure du travailleur de masse et rendu structurelle la précarité. L'énorme expansion du crédit et le développement de la titrisation ont fait passer le capital à un stade de plus en plus « fictif », au sens où Marx l'avait anticipé dans le Livre III, déconnectant toujours davantage la valorisation de la production réelle. Dans ce contexte, les luttes ne disparaissent pas, mais elles prennent majoritairement la forme de réactions aux fractures produites par le mouvement d'autovalorisation. Elles constituent des brèches dialectiques : des points de tension que le sujet capital ne peut pas entièrement résorber, mais qu'il parvient de plus en plus à fragmenter et à empêcher de se consolider en subjectivation collective durable. La crise des *subprimes* de 2008 a ainsi mis à nu l'immense machine de prédation financière ; le mouvement Occupy Wall Street ou les Indignés espagnols ont nommé l'antagonisme des 99 % contre 1 %, mais la brèche s'est refermée en quelques mois sous l'effet de la répression et

de l'absence de médiations capables de durer.

Il faut ici introduire une clarification décisive. La dynamique des brèches dialectiques contemporaines inverse le rapport dialectique antérieur. Durant la fenêtre fordiste, c'était la classe qui, depuis les conditions imposées par le capital, pouvait prendre l'initiative d'une médiation avec le sujet automatique. La subjectivité ouvrière tentait de se rapporter au capital comme à une totalité et de lui opposer son propre projet. Aujourd'hui, **c'est le sujet capital lui-même qui initie le moment dialectique**. Confronté à ses propres limites internes – baisse tendancielle du taux de profit, dévalorisation massive de forces productives, crises écologiques, saturation des marchés –, il développe des contre-tendances de plus en plus désespérées, qui perturbent le cours ordinaire de la reproduction et déchirent momentanément le voile spectaculaire.

Guy Debord fournit ici une clé d'analyse irremplaçable. Dans la société du spectacle, « le vrai est un moment du faux » [4]. La vérité n'est pas simplement masquée : elle est intégrée comme un fragment dans l'univers du mensonge organisé. Le spectacle est « le règne autocratique de l'économie marchande », une immense accumulation de simulacres qui fait de la vie concrète le satellite d'une image inversée. Tant que l'autovalorisation se déroule sans accroc, le spectacle fonctionne comme une totalité close, où chaque conflit est d'avance transformé en marchandise ou en rôle. Ainsi, les indignations écologiques sont-elles recyclées en produits « verts » et les colères sociales en plateaux télévisés.

Or, lorsque le capital entre en crise structurelle, ce dispositif se détraque. Les contre-tendances qu'il mobilise – spéculation à outrance, destruction de capitaux, austérité généralisée, fuite en avant technologique – font apparaître brutalement ce que le spectacle avait pour fonction d'enrober : la misère réelle, la dévalorisation des existences, la soumission de toute activité au travail abstrait. Pour le dire avec Debord, « dans les périodes de crise révolutionnaire, les contradictions de la société éclatent et le spectacle, qui en est la représentation inversée, se déchire » [5]. Ce déchirement n'est pas une conquête de la classe : c'est un symptôme de l'affolement du sujet automatique, qui, pour se maintenir, est obligé de mentir de plus en plus mal sur son propre compte. Le vrai devient un moment du faux parce que le faux, pressé par la crise, laisse échapper des fragments de vérité. La pandémie de Covid-19 en a offert une illustration saisissante : en quelques semaines, la fiction d'une société d'abondance a cédé la place à la mise en lumière brutale des travailleurs dits « essentiels », maintenus en première ligne pendant que le capital était sauvé par les banques centrales.

Dans une telle configuration, ce ne sont plus les exploités qui ouvrent le conflit en affrontant la logique du capital ; c'est le capital qui, en se débattant, ouvre des brèches qu'il ne contrôle pas entièrement. La dialectique, autrefois arrachée par le pôle subjectif, est désormais enclenchée par le pôle objectif. L'initiative appartient au sujet automate, et les brèches qu'il génère sont comme les craquelures d'un édifice sous pression. Walter Benjamin, dans ses thèses « Sur le concept d'histoire », écrivait que « la tradition des opprimés nous enseigne que l'état d'exception dans lequel nous vivons est la règle » [2]. Dans le capitalisme avancé, la crise permanente tend à normaliser l'exception ; chaque brèche risque ainsi de se voir intégrée au spectacle comme un moment d'intensité médiatique avant d'être recouverte par la routine de l'urgence.

Dès lors, la question de la subjectivation se déplace radicalement. Les résidus du prolétariat conscient, ces fragments d'expérience et de culture du conflit que la décomposition fordiste n'a pas entièrement anéantis, ne peuvent ni produire la brèche ni la refermer. Leur rôle se limite à **reconnaître la brèche comme une brèche** – c'est-à-dire comme une ouverture qui dévoile la nature réelle du rapport social – et à tenter de s'y engouffrer avant que le spectacle ne la réabsorbe. Les ronds-points occupés par les Gilets jaunes en France à l'hiver 2018-2019 ont constitué un tel espace : un lieu où la vérité du mépris de classe et de l'injustice fiscale s'est dite hors des cadres syndicaux et partisans, avant que la répression et la récupération politique ne referment partiellement la brèche. La reconscientisation n'est pas un effet mécanique du dévoilement : sans ces résidus capables de nommer ce qui apparaît, la

perturbation peut aussi bien se muer en sidération, en panique réactionnaire ou en simple divertissement de la catastrophe. C'est pourquoi, comme l'écrit encore Debord, « ceux qui parlent de la révolution sans en vivre concrètement la négation n'en parlent jamais que comme d'un spectacle » [4]. Vivre concrètement la négation, c'est ici habiter les brèches pour les maintenir ouvertes.

7 Implications pour la praxis contemporaine

Si l'on accepte cette distinction entre fenêtre dialectique (initiative du pôle subjectif) et brèches dialectiques (initiative du sujet capital), la question de la praxis se déplace doublement. Il ne s'agit plus de chercher à rouvrir une fenêtre qui s'est historiquement refermée, ni de miser sur un retour aux formes de conscience de classe du XXe siècle. Il ne s'agit pas non plus d'attendre passivement que les crises fassent le travail à notre place.

Il s'agit plutôt de travailler à partir des brèches que le sujet capital produit malgré lui. Ces brèches, disions-nous, ne contiennent pas automatiquement une issue. Elles sont comme des éclairs qui illuminent brièvement le paysage réel de la domination abstraite. La tâche critique consiste à examiner si, à partir de ces éclairs, il devient possible de construire des formes de subjectivation qui ne se contentent pas de réagir aux effets du capital, mais qui visent à sortir de la forme-valeur elle-même. Cela suppose une double compétence : discerner la brèche sous son apparence immédiate (pandémie, effondrement financier, désastre climatique) et y déployer une parole et une pratique qui empêchent sa refermeture spectaculaire. Walter Benjamin disait que « l'état d'exception est devenu la règle »; dans un capitalisme avancé, la crise permanente fait de chaque brèche un état d'exception normalisé qu'il s'agit de dénormaliser.

Une telle perspective invite à une plus grande lucidité sur ce qui a été historiquement possible et sur ce qui est devenu structurellement plus difficile. Elle oblige à repenser l'organisation non plus comme construction d'un contre-pouvoir stable, mais comme essaimage de foyers de perturbation capables de prolonger la durée du déchirement spectaculaire et d'en faire le lieu d'une expérience collective de la vérité. John Holloway, dans *Change the World Without Taking Power*, écrit que « la révolution n'est pas un événement mais une multiplicité de brèches, de fissures dans le tissu de la domination, que nous devons apprendre à élargir » [6]. On peut penser ici aux expériences de zones à défendre (ZAD), aux coopératives autogérées ou aux réseaux de solidarité de proximité qui tentent, de manière fragile, de soustraire des fragments d'existence à la logique de la valeur. Sans fétichiser ces expériences, elles indiquent une direction possible : non pas prendre le pouvoir, mais dissoudre activement la forme-valeur en créant, dans les brèches, des rapports sociaux qui ne soient plus médiés par le travail abstrait.

8 Conclusion

L'hypothèse défendue dans cet article ne cherche ni à réhabiliter un marxisme de classe traditionnel, ni à dissoudre toute subjectivation dans la toute-puissance du sujet automatique. Elle propose de prendre au sérieux l'historicité du sujet capital lui-même et, par conséquent, l'historicité des conditions dans lesquelles une relation dialectique avec une subjectivation prolétarienne a pu exister. Ce moment a été bref. Le reconnaître n'est pas un aveu de défaite, mais une condition pour penser lucidement les formes possibles d'une praxis révolutionnaire à hauteur de l'état actuel du capital.

Le passage de la fenêtre aux brèches dialectiques marque un renversement dans l'initiative de la dialectique : là où le mouvement ouvrier tentait de se poser en face du sujet capital, c'est désormais le sujet capital qui, par ses crises, jette sur la scène des lambeaux de vérité. Reste à savoir si une subjectivité résiduelle saura en faire autre chose que le prochain épisode d'une catastrophe distrayante. Si « le vrai est un moment du faux », alors la tâche révolutionnaire consiste à arracher ce moment au mensonge qui l'engloutit, pour que le déchirement du spectacle devienne, ne serait-ce qu'un instant, le début de sa ruine.

RÉFÉRENCES

[1] M. Aglietta, *Régulation et crises du capitalisme : L'expérience des États-Unis*. Paris : Calmann-Lévy, 1976.

[2] W. Benjamin, « Sur le concept d'histoire », in *Œuvres*, t. III. Paris : Gallimard, 2000 (1940).

[3] W. Bonefeld, « Capital as Subject and the Existence of Labour », in W. Bonefeld et al. (dir.), *Open Marxism*, vol. 3. London : Pluto Press, 1995.

[4] G. Debord, *La Société du Spectacle*. Paris : Buchet-Chastel, 1967.

[5] G. Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*. Paris : Gérard Lebovici, 1988.

[6] J. Holloway, *Change the World Without Taking Power : The Meaning of Revolution Today*. London : Pluto Press, 2002.

[7] A. Jappe, *Les Aventures de la marchandise : Pour une critique de la valeur*. Paris : Denoël, 2003.

[8] R. Kurz, *Lire Marx : Les textes les plus importants de Karl Marx pour le XXIe siècle*. Paris : La Découverte, 1999.

[9] G. Lukács, *Histoire et conscience de classe : Essais de dialectique marxiste*. Paris : Minuit, 1960 (1923).

[10] K. Marx, *Le Capital*, Livre I. Paris : Éditions sociales, 1977 (1867).

[11] M. Postone, *Temps, travail et domination sociale : Une réinterprétation de la théorie critique de Marx*. Paris : Mille et une nuits, 2009 (trad. française, 1993).

[12] M. Tronti, *Ouvriers et capital*. Paris : Christian Bourgois, 1977 (trad. française, 1966).